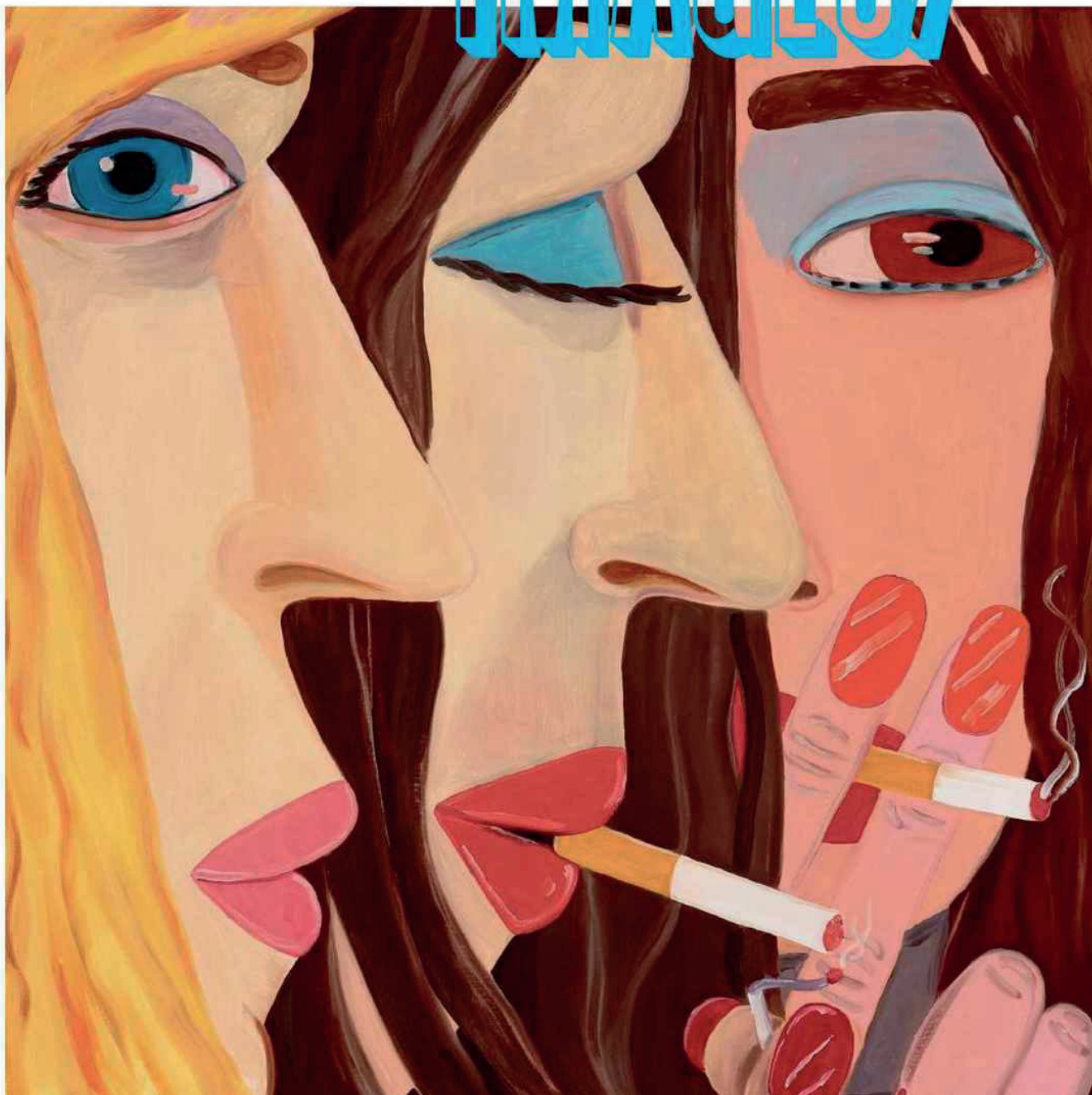


Plein cadre / [Ryan McGingley](#)
jeux vidéo / [Batman](#)
Regarder voir / [Sur écoute](#)

IMAGESV



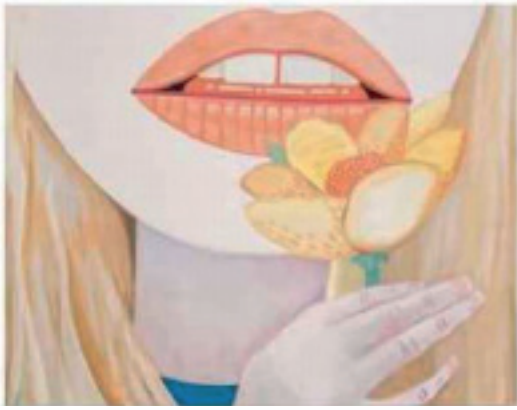
Group Smoke, de Brian Calvin.
Le Consortium à Dijon présente
une rétrospective consacrée
au peintre californien et à
ses portraits mélancoliques.
PHOTO COURTESY OF THE ARTIST
AND ANTON KERN GALLERY, NEW YORK

La vie en pause

Brian Calvin, mission impassible

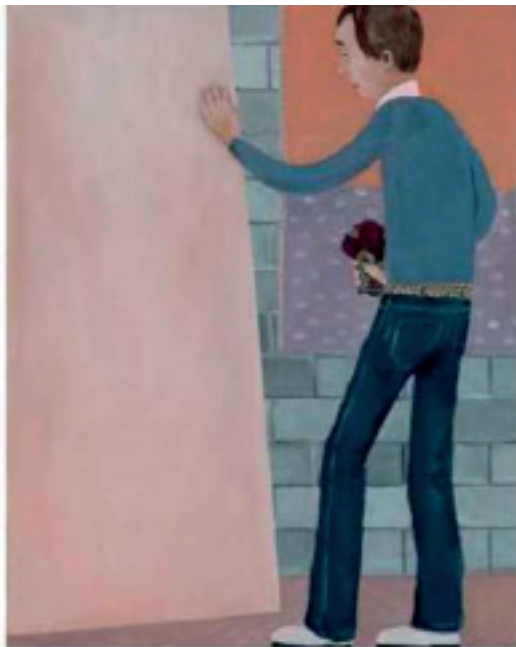
ARTS





Cheveux longs et raides, serrées les unes contre les autres, faisant corps et écran, à tel point qu'elles empêchent le regard de se faufiler vers la moindre perspective, les trois filles de *Group Smoke* semblent moyennement heureuses de vous voir. Ça commence mal. On dirait qu'on les gêne, alors qu'on est venu ici pour elles et leurs consorts, tous personnages de Brian Calvin à qui le centre d'art contemporain le Consortium à Dijon consacre une rétrospective pas exhaustive, mais assez peuplée.

En peinture, ce renoncement du modèle à se livrer, trop occupé qu'il est à lire, à rêvasser ou à cloper pour qu'il daigne vous prendre en ligne de compte, sinon en ligne de mire, a déjà été pensé par l'historien de l'art Michael Fried. «*Il faut, écrivait-il dans la Place du spectateur, son ouvrage de référence, que l'artiste cherche un moyen de neutraliser, voire de nier la présence du spectateur, pour que puisse s'établir cette fiction qu'en face du tableau, il n'y a personne.*» Le sujet dépeint «absorbé» dans ses pensées n'est plus sur la toile pour se pavaner, et le genre du



En haut,
July (2015).
Ci-dessus
Soliciting (2010).
Ci-contre,
Moss (2011).

PHOTO COURTESY THE
ARTIST ALMINE RECH
GALLERY. CORVI-MORA,
LONDON. ANTON KERN
GALLERY. NEW YORK.

portrait répond à une autre fonction que la présentation posée et sociale du modèle. Qui de toute façon, chez Brian Calvin, n'a jamais d'existence de chair et d'os: ces gens ne sont que sous son pinceau. Il ne les a même pas portraiturés d'après des photos trouvées ici ou là, comme nombre de ses contemporains peuvent choisir de le faire.

L'idée de l'absorbement ne s'applique pourtant qu'à moitié aux personnages de Brian Calvin. Certes, beaucoup d'entre eux ignorent complètement le spectateur. Ils ont les paupières closes ou fixent, abrutis, et parfois une chope en main ou une canette de bière encore à moitié pleine. Mais la plupart ont quand même les yeux démesurément grand ouverts. On a d'ailleurs demandé à l'artiste pourquoi: «*Je me concentre sur les yeux comme des fenêtres vers l'âme. Plus je zooms sur les yeux, plus ils deviennent irréels et abstraits.*» Ce qui est une réponse mi-figure mi-raisin. Car, ou bien on trouve dans ces yeux une lueur de sentiment humain, ou bien il n'y a rien là de concret, ni personne, que des couleurs et des lignes en un certain ordre assemblées sur le plan du tableau, une abstraction picturale telle que la définissait Kandinsky.

Un monde à la Verlaine

Or, c'est bien parce qu'elle est une peinture hésitante et dubitative, parce qu'elle donne aussi à chaque fois un visage à une forme d'irrésolution que l'œuvre de ce Californien, âgé de 46 ans, est captivante. Il n'est qu'à tous les voir passant leur temps à fumer, à jouer de la guitare sèche, à faire un tour dehors sur la plage, à prendre un verre, vêtus de tee-shirts amples ou de chemises à motifs hawaïens. Ces personnages semblent ne pas savoir quoi faire ni d'eux-mêmes ni de leur vie, et encore moins de leur présence à l'image.

En outre, tout glisse à la surface de ces toiles où tout est organisé pour que la peinture ne laisse aucune aspérité, aucun relief: les à-plats de couleurs sont aussi lisses que possibles et les teintes pastels. Du bleu ciel, du rose pâle, du jaune paille: elles ne contrastent pas trop entre elles, ne vibrent qu'en mode mineur. C'est un monde à la Verlaine, un peu fade, un peu folk. Un monde d'aujourd'hui aussi, un monde de cette époque où chacun s'affiche sur les réseaux sociaux, sans trop gérer son image, préférant même souvent mettre, en guise de profil, celle d'autre chose ou de quelqu'un d'autre, de plus connu.

Tout cela combiné, les sujets et la manière de peindre, l'écho que cela peut prendre avec la maladresse attachante, mais un peu idiote avec laquelle on tente d'approprioiser les nouveaux outils de sociabilité, fait

d'abord de ce travail une espèce de portrait de groupe du cool et du désœuvrement post-adolescent. Brian Calvin n'est pas tout à fait d'accord avec ça: «*Je ne crois pas qu'ils s'ennuient... juste qu'ils sont neutres. J'essaie d'éviter toute expression d'émotion, mais je pense que cette absence de lisibilité des sentiments peut laisser une touche de mélancolie.*»

Lui-même semble partager la nonchalance de ses sujets en se tenant loin du profil du peintre impétueux: «*Je peins tous les jours. Je joue de la guitare tous les jours. Je mange, je bois, je dors tous les jours. J'aime la répétition et la routine.*» De sa carrière de peintre, et de la bonne tournure mais pas faramineuse non plus qu'elle a prise à la faveur d'un marché de l'art délirant, il lâche: «*Le succès est venu graduellement, mais j'ai toujours senti un penchant naturel à créer des images et des tableaux. J'ai connu des hauts et des bas dans la réception de mon travail. Bien sûr, c'est agréable d'avoir un certain succès critique et financier mais, même sans cela, je peindrais de toute façon.*» Comme qui dirait, le type n'est bon qu'à ça. C'est d'ailleurs véritablement ce dont traitent ses peintures: du temps qu'il passe à essayer de peindre. De cette durée longue, de ces moments ritualisés et quotidiens où le tableau peut prendre forme, où une figure peut surgir et s'incarner sur la toile.

Pas un hasard

«*Je ne travaille pas vraiment d'après photos, rappelle Brian Calvin. Toutefois je me sers de mon iPhone pour documenter la progression du tableau. Et si je n'aime pas la manière dont il a avancé, je vais regarder les images pour penser à une nouvelle façon de procéder.*» Dès lors, on peut risquer ceci: l'embarras de ses personnages dégingandés, au visage trop allongé, qui se serrent dans le cadre et le remplissent même trop, est celui de l'artiste au travail devant sa peinture. Pas un hasard si, dans l'exposition, toute une salle est consacrée au motif du tableau dans le tableau. Comme dans ce portrait d'une fille au bord de l'océan tenant devant la peinture d'une route filant vers l'horizon. Le titre, *Over and Over Again* désigne manifestement les coups de pinceaux que l'artiste doit appliquer sur le motif encore et encore pour que son travail débouche sur une perspective un tant soit peu convaincante. On pourrait pousser plus loin et affirmer que si la fille a cette mine inexpressive et cette pose attentiste, si caractéristique des personnages de Brian Calvin, c'est qu'elle attend de voir le résultat, de pouvoir se voir en peinture. ◀

END OF MESSAGES

BRIAN CALVIN au Consortium,
à Dijon, jusqu'au 27 septembre.
Rens.: leconsortium.fr

A Dijon, une rétrospective présente les œuvres du peintre californien. Des portraits à la présence diffuse, détachés du temps et absorbés par l'ailleurs. Pour mieux interroger celui qui regarde?



Other Anothers (2005) de Brian Calvin.
PHOTO COURTESY THE ARTIST, CORVI-MORA, LONDON